

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Fiches de lecture



Numéro 12, hiver 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2991ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer ce compte rendu

(1987). Compte rendu de [Fiches de lecture]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (12), 77-80.

**Daniel Boulanger, *Table d'hôte*, Paris, Gallimard, collection «Folio», no 1697, 1986, 273 pages.**

Le lecteur qui a été convié à la *Table d'hôte* goûte le plaisir d'une très bonne écriture. Mais elle est aussi un peu trop légère : les seize nouvelles qui composent le menu du recueil, tout en manifestant une maîtrise certaine de l'art de la nouvelle, n'exposent le lecteur à aucun danger, à aucun vertige, à aucune euphorie, ni à aucun tragique; bref, elles sont sans conséquence fâcheuse sur la digestion. C'est d'ailleurs ainsi que Daniel Boulanger a établi depuis longtemps sa réputation de nouvelliste, récoltant de prestigieux prix dont ceux des Académies française (1971) et Goncourt (1974). Et pour ceux qui s'en souviennent, XYZ a publié à l'automne 1985 une réflexion qu'il faisait sur son art, qui suffirait seule à témoigner de sa vitalité.

Les personnages des seize nouvelles sont l'incarnation de la banalité, et ils appartiennent presque tous à la même dimension : ce sont un comte et sa comtesse, de grands bourgeois, des ingénieurs, des magistrats, des médecins, des professeurs, un fils de notable, une fille de prince, etc. Mais, dans chaque nouvelle, un élément s'insinue qui fait basculer ces gens sans histoire dans l'univers imaginaire et insolite de leurs fantasmes. C'est, entre autres, le comte de Seules qui emploie ses vacances à se rendre domestique; ou l'ingénieur Jean Vanneau poursuivi par un inconnu, son père; ou ce fils de notable qui désire retourner au ventre de sa mère; ou le professeur Étienne Grand qui se suicide en croyant perdu pour lui le spectacle de la Beauté; ou Étienne, le marchand d'instruments de musique, qui fait semblant de reconnaître cet inconnu... qui fait semblant d'être un ami d'enfance; ou la générale Branchard de Corbœuf qui organise la venue de Pygmées pour sa kermesse annuelle.

L'imaginaire et l'insolite sont donc au rendez-vous. Mais ces rendez-vous surprennent moins d'une nouvelle à l'autre car l'inconscient fantasmagique des personnages n'est pas assez exploité, ni porté par une étrangeté de la forme : il est capturé à tout coup par de banales explications psychologiques. La nouvelle «Luliland» réussit d'ailleurs très bien la recette. Un diplomate, un pianiste, un ingénieur, un avocat et un membre du gouvernement, appartenant à une société secrète, le «luliland», se réunissent. Pourquoi? Pour laisser divaguer leur inconscient (sûrement trop soumis) selon les règles volontaires, oiseuses de leur société. Résultat : le lecteur s'ennuie et cherche en vain le zeste d'ironie qui rehausserait le tout.

Au moins, Boulanger nous donne le privilège d'assister au déploiement d'une écriture efficace, très bien «tissée» et truffée de petits bijoux, comme cette description labyrinthique d'un labyrinthe, dans «Frémissement du coudrier», dont les virgules sont autant de carrefours de pensée; ou comme la

bêtise de Solange, dans «Passage du cygne», qu'on découvre à mesure qu'elle lit les notes de travail de son ami suicidé. Ces descriptions, qui témoignent d'une remarquable aisance et distraient de la monotonie psychologisante, suffisent-elles pour que *Table d'hôte* mérite une lecture? Je ne sais pas. Ni non plus si la banalité du recueil le condamne à n'être «qu'un souvenir sans poids, guère plus grand que celui que laisse un compagnon de table d'hôte, au hasard d'une auberge». (p. 353)

Francis Favreau

Clarice Lispector, *Où étais-tu pendant la nuit?* traduit du brésilien par Geneviève Leibrich et Nicole Biros, Paris, éd. des Femmes, 1986.

Il y a naturellement de la mort, puisqu'il y a toujours de la vie et du désir dans l'écriture. Et celle de Clarice Lispector met en scène non seulement ces quelques grands thèmes fondamentaux, mais aussi l'écriture elle-même.

L'auteure propose dix-sept nouvelles, généralement très courtes : quand un premier regard se pose déjà au cœur du sujet, nul besoin d'en faire le tour pour y accéder. Les mots touchent et l'écriture dépouille, sans compromis. Ces nouvelles étonnent par leur lucidité désarmante et parfois surprennent délicieusement par une écriture délirante:

«À peine ma chambre quittée ma silhouette s'enflerait, se styliserait et quand mes sabots auraient glissé sur les dernières marches de l'escalier de ma maison, une fois dans la rue, mes pattes sensibles adopteraient le rythme au galop.» («Esquisses de chevaux», p.56)

Trois nouvelles parlent d'une vieille dame. Dans «À la recherche d'une dignité», elle cherche désespérément la sortie de ce labyrinthe dans lequel elle s'est engouffrée, en se rendant à une conférence. Elle longe des corridors sans fin, aussi longs et tortueux que sa propre existence; elle se fatigue, elle est usée, elle veut renoncer. Elle se perd au-dedans d'elle. Est-elle folle ou trop vieille pour continuer? Est-elle seulement présentable? Encore aimable? C'est qu'elle «n'avait pas l'habitude d'avoir presque soixante-dix ans, voilà tout...» (p.22) Suivre cette dame qu'on dit «âgée», la sentir livrer une lutte à mort contre elle-même, et se dire ensuite que c'est la vie... Il y a ce corps vieilli qui désire toujours, peut-être plus encore qu'avant car tellement pressé... Et il y a cette tête qui juge et condamne, ce regard de l'autre, implacable. Dans «Le départ du train», par exemple, le texte s'ouvre sur : «Le départ avait lieu à la gare centrale avec son énorme horloge, la plus grosse du monde.» (p.25) La vieille dame qui prendra place sera reconduite par sa fille qui est spécialiste en relations publiques, et trop occupée pour attendre le train avant de s'en aller.

Il y a surtout la superbe nouvelle : «Les eaux de l'océan». Ces quelques pages constituent un véritable hymne à la beauté et à l'intelligence du corps. L'écriture est éblouissante.

Et cette autre, «Le mort dans la mer d'Urca» où l'essayage d'une robe devient profondément troublant : «Quand je me baigne dans la mer, je fais attention, je ne suis pas folle, et je ne vais pas à Urca pour essayer ma robe.» (p.116)

«Où étais-tu pendant la nuit», la nouvelle qui donne son titre au recueil, est la plus longue avec ses vingt pages mais sûrement la plus fascinante; l'auteure nomme l'innommable où des visions fulgurantes côtoient une écriture sublime, une prose déconcertante : «... — elle vivait, sans anesthésie, la terreur d'être vivante.» (p.70)

Il y a donc dans ce recueil des nouvelles terriblement intelligentes, mais il y a surtout une écriture magnifique, au dedans d'elles. Sa lecture appelle d'abord les sens et son écriture les satisfait.

Ninon Larochelle

Luxun, *La vie et la mort injustes des femmes*, (anthologie traduite par Michelle Lol), Paris, Mercure de France, coll.«Mille et une femmes», 1985, 311 p.

Vous imaginez Rosa Luxemburg perdue sur une toile de Bosch, reproduite par Dali ? L'effet est pour le moins saisissant, direz-vous, mais c'est celui qu'évoquent certaines pages de Luxun dans *La Vie et la mort injustes des femmes*. Son écriture est une véritable descente aux enfers culturels, d'une Chine en pleine réforme. L'univers décrit dans ces cinq nouvelles est teinté de l'hostilité médiévale qui persiste à l'égard des femmes; c'est également un univers où l'ordre social se voit transgressé par de multiples manifestations telles que le mouvement réformiste, la guerre contre l'opium et la révolte des Tai-Ping.

Au-delà de cette situation, Luxun apparaît comme l'homme phare de la littérature chinoise moderne, ses œuvres, principalement des nouvelles, rayonnent encore sur la littérature mondiale et sur le peuple chinois. Ces derniers témoignent de cet héritage par les nombreuses adaptations qu'ils en ont faites, tant au cinéma qu'au théâtre, en passant par l'opéra et la bande dessinée.

Bien qu'écrites au début du siècle, les nouvelles de Luxun s'éclipsent parmi le fatras spongieux des avant-gardes actuelles. Elles éclatent de modernité. «Remords et chagrins», par exemple, offre une véritable odyssée intérieure; l'auteur dévoile ses plus profondes réflexions sur l'amour. Son texte est riche, subtil, pénétrant, l'émotion y est portée à son paroxysme; tout cela dans un univers tissé de correspondances où tout s'exprime avec rigueur et lucidité. «Demain» et «Divorce», pour leurs parts, développent plus spécifiquement le thème de la femme; ces deux nouvelles présentent, de façon dramatique avec «Demain» et humoristique avec «Divorce», le rôle et les difficultés de la

femme chinoise dans une société d'impossible enracinement et d'improbable identité.

Avec «Le sacrifice du Nouvel An», Luxun présente à nouveau le récit d'une jeune femme, mais cette fois-ci le récit est raconté par un jeune intellectuel chinois. Suite à la mort d'une mendicante qu'il a quelque peu connue, divers fragments de mémoires se présentent à l'esprit du jeune homme. Bien qu'il soit le narrateur de ce récit, le jeune intellectuel deviendra, par le jeu d'écriture de Luxun, un spectateur impuissant devant des souvenirs qui prendront la forme d'un véritable bréviaire de la misère humaine «féminine».

La plus célèbre des nouvelles de Luxun est sans contredit «La véridique histoire d'A Q». Le thème de cette histoire a quelque chose de séduisant et d'extraordinaire. A Q, protagoniste de ce récit, est un homme plutôt quelconque qui ne va pas sans rappeler les personnages de Beckett. Constamment confronté aux pires humiliations, A Q développe un mécanisme d'autodéfense qui lui permet de transformer les défaites les plus cuisantes en brillantes victoires de l'esprit. Récit de l'autodérision et du lieu commun, A Q est un véritable olympe d'archétypes de la vie chinoise.

Si Luxun joue à merveille de «l'archétype», il en va tout autrement de sa traductrice. En effet, la seule ombre au tableau apparaît comme étant la traduction. Le choix de publier cette anthologie de Luxun dans la collection «Mille et une femmes» du Mercure de France, indique clairement la position de la traductrice et de l'éditeur. On ne retiendra des textes de Luxun qu'une infime partie qui n'est malheureusement pas toujours représentative, à la fois de l'individu et de l'œuvre. La traduction anglaise, par Yang Hsien-yi — *Selected stories of Lu Hsun* — semble moins affectée, en ce sens que l'on n'y retrouve pas de phrases telles : «Si une femme se promène dehors, il est assuré qu'elle est en chasse pour capturer un pauvre mec»; où l'on a plutôt l'impression de se retrouver sur la rue Saint-Denis à Paris, que dans un petit village chinois !

Si nous sommes en droit de nous questionner sur l'utilisation de certaines figures d'argot dans la traduction, il n'en demeure pas moins que l'esprit de Luxun continue de nous hanter après la lecture. Luxun propose une dialectique, un dépassement des oppositions et des différences qui reposent sur l'existence des limites. Il va au-delà d'une dualité qui résumerait les enjeux de la révolution culturelle à une simple confrontation manichéenne. Le désir de ses protagonistes est constitué dans l'irréel, ils n'accéderont à la vérité que dans la dialectique ou dans la mort.

Denis Martineau